

« La cacophonie du Donbass », un film au destin bien spécial...

Entretien avec Igor Minaev*

ContreTemps : Le film « La cacophonie du Donbass » a été réalisé en 2018. À cette date, les années soviétiques se sont éloignées, la guerre est revenue en Ukraine en 2014 mais nul ne peut imaginer l'offensive russe qui va survenir en 2022. Pourquoi, en 2018, ce film ?



Igor Minaev : En 2014, c'était le début de la guerre. Mais celle-ci passait presque inaperçue, elle était considérée comme une « petite guerre », une guerre « locale ». Nul n' imagine alors que ses conséquences allaient conduire à celle de 2022.

Quand on en parle alors, jamais le mot *mineur* n'est prononcé, on n'évoque que les « populations ». Les mineurs sont les grands oubliés de cette petite région elle-même oubliée.

Pour ma part, j'étais intéressé par cette réalité. En observant quelques photos je fus frappé par celle d'une femme ukrainienne, attachée à un poteau, qui a été battue par les séparatistes. Ce sont deux journalistes, américain et britannique, qui ont obtenu sa libération.

J'en ai été bouleversé. L'image de cette femme permettait d'imaginer ce qui se passait là-bas. Et cela dans un silence total.

Je décide alors que ce n'est pas possible, et je me mets à chercher de l'argent pour faire un film. Donc dépôt d'un projet à Kiev, et parallèlement recherche en France pour une coproduction. Je rassemble seulement un peu d'argent à Kiev, mais ce n'est pas suffisant. Concertation avec l'équipe : « on fait ou on renonce ? ». La décision fut de faire avec ce

* Igor Minaev est le réalisateur du film « La cacophonie du Donbass ».

qu'on avait, cela permettait de payer les moyens techniques, et tout le reste ce sera du bénévolat. Certes, ce n'est pas une méthode normale. Mais le film on l'a fait. Et on n'a pas de regret.

CT : Ce film a-t-il trouvé son public ?

I. M. : Il a trouvé son public en France. En Ukraine, on ne diffuse pas les films documentaires à la télévision, de ce fait une fois le film réalisé on s'en désintéresse. Ce n'est que bien après, une fois la grande guerre déclenchée, qu'il a été diffusé à la télévision ukrainienne.

À l'inverse, en France, il n'a pas été diffusé à la télévision, mais projeté en salles, et il a suscité un intérêt important.

En 2022, dès le lendemain du déclenchement de la grande guerre, j'ai reçu un appel me disant : « *On veut ressortir le film* ». Depuis un an et demi il reste très demandé.

C'est le sort des films d'être soumis à des impondérables. Dans ce cas, il s'agit de la guerre ! Un destin bien spécial...



CT : « La cacophonie du Donbass », ce titre fait écho à celui d'un autre film : « La symphonie du Donbass »^{1/}.

I. M. : « La symphonie du Donbass » est un film très connu, même si sans doute quasiment personne ne l'a vu. C'est un film de propagande de Dziga Vertov, réalisé en 1930, dont la fonction était de convaincre les travailleurs de rejoindre le Donbass et ses mines. Le vrai titre était « L'enthousiasme ». Celui de « La symphonie du Donbass » n'est venu que dans un deuxième temps. Il est probable que Vertov a constaté l'état pitoyable du Donbass, où il n'y avait rien à filmer, et donc aucune invitation à enthousiasme. À noter que son film est le premier documentaire sonore soviétique, il a fait appel à un ingénieur du son, et il a tout inventé !

CT : Le film « La cacophonie du Donbass » est structuré de manière à associer des éléments d'archives, des images des grèves et des témoignages, à quels considérants répond ce choix ?

I. M. : Avant d'arriver aux témoignages des personnes victimes de la première guerre, celle de 2014, il fallait expliquer comment celle-ci a été préparée. Donc revenir sur cette propagande soviétique, qui a laissé des traces, et cela jusqu'à la chute du Mur. J'ai pu utiliser les archives d'État conservées à Kiev, elles sont très riches et impeccablement organisées jusqu'aux années 1990. Alors, faute d'argent, il n'y a plus eu d'obligation d'archiver, et il n'y a plus eu de studios d'État. Ce qui fait qu'on a perdu beaucoup de choses, cela jusqu'à Maidan.

L'incroyable c'est comment la propagande soviétique permettait de donner un tableau du monde tout autre que la réalité. On est dans un monde parfait, un véritable paradis terrestre. Sauf que tout est faux. Et cela, un jour, a éclaté.

Cette propagande était souvent réalisée par de grands artistes, elle était bien faite, donc convaincante.

Je n'avais évidemment pas prévu la grande guerre qui allait survenir en 2022, mais je savais qu'avant de mettre la main sur des territoires, il faut s'emparer des têtes, entrer dans celles-ci. Je considérais qu'il fallait s'intéresser à la propagande, avant de parler de la guerre. Pour comprendre comment celle-ci se prépare, sans qu'on la voie venir.

^{1/} Le nom Donbass imposé à l'époque soviétique désignait le bassin minier du Donets, affluent du Don. (NDLR).



Le Donbass soviétique, c'était le Donbass des mineurs, lesquels sont toujours au premier rang de la propagande, ils sont la crème de la classe ouvrière. Mais avec la fin de l'URSS, la classe ouvrière disparaît du champ de vision. Mais à qui laisse-t-elle la place ? Aux oligarques ?

Voilà pourquoi les mineurs sont les grands oubliés de l'histoire !

Dans la deuxième partie, on est dans la vraie vie, celle des années 1989-1990, alors que Gorbatchev est au pouvoir.

Il y a alors une grève des mineurs. Elle aussi est passée inaperçue. La presse est muselée, et les journalistes n'obtiennent pas l'autorisation de se rendre sur place, seul est présent un journaliste de CNN. Mais un cinéaste ukrainien a filmé. C'est par un hasard incroyable que j'ai découvert, sous le lit de quelqu'un qui m'avait parlé de l'existence de ce film, les bobines de ce film perdu. J'ai rencontré le réalisateur, un vieux monsieur formidable, et je lui ai dit « *ce n'est pas possible que cela disparaisse* ». Il m'a répondu : « *Utilisez tout ce que vous voulez* ».

Dans la troisième partie, je ne commente plus. Parole est donnée aux témoins, les gens du Donbass, qui disent ce qui leur arrivait, comment ils ont survécu. Avec le témoignage bouleversant de Irina Dovgan, cette femme dont j'avais trouvé la photo sur internet. Kiev est une ville qui jusque-là n'avait pas connu la venue de réfugiés, et qui voit arriver des réfugiés, souvent jeunes, car les plus âgés, pour lesquels il était inimaginable d'abandonner leurs maigres biens, ne sont pas partis. Ces



gens préfèrent se taire, par crainte d'essuyer des reproches du genre « *Qu'est-ce que vous avez fait ?* », « *Séparatistes !* », voire « *traîtres !* »... Lorsque j'ai pu montrer le film en Ukraine, j'ai été très touché par les réactions de personnes du Donbass qui venaient me voir après la projection, pour me remercier, car elles considéraient n'avoir jamais été traitées de manière humaine.

CT : C'était quoi le mythe du Donbass ?

I. M. : Lorsque l'Ukraine devient indépendante, en fait opère sa séparation d'avec l'ex-URSS, le Donbass a connu, depuis le 19^e siècle et au cours de l'époque soviétique, plusieurs stades de développement.

Il s'agissait, du fait des mines de charbon, d'un bassin de main-d'œuvre, que rejoignent des dizaines et dizaines de milliers de travailleurs, venus de toute l'URSS, et aussi de jeunes délinquants de l'ouest ukrainien. Ce n'est pas le rêve du travail dans les mines qui les guide, mais bien les moyens de survivre. L'origine des uns et des autres n'intéresse personne, Ukrainiens, Russes, Ouzbeks, Géorgiens, tous parlent russe. On voit que pendant la grève tous les échanges se font en russe.

Le mythe du Donbass, c'est la présentation d'une région idéale, des gens de rêve, des mineurs héros du travail.

Les images ne manquent pas qui montrent des kolkhoziens dans les champs, en pause dans un paysage idyllique, et en arrière-fond les mines. Deux mondes qui cohabitent en toute harmonie. Bref, le paradis soviétique. Même dans le métro de Moscou, à la station Kiev, on a une fresque gigantesque qui représente la vie en Ukraine, lors d'une fête du 1^{er} mai, avec au premier rang : les mineurs !

Les mythes soviétiques s'éloignent de nous, mais ils continuent à vivre. On l'a vu lors de la guerre de 2014. Une transmission se fait. Et Poutine les réactive, lui qui explique que la plus grande catastrophe du 20^e siècle ce fut l'effondrement de l'URSS. Ce n'est plus comme avant, bien sûr, mais cela continue.

CT : Il faut aussi évoquer l'image obsédante du « Lac des cygnes ».

I. M. : Le lac des cygnes, on ne peut l'éviter. On l'attend avec impatience. C'est le symbole de l'après-URSS, accompagnement de l'annonce des décès des dirigeants.

Ici, il vient en complément de ces photos des mineurs en tutus, puis ivres morts, extraites de la série « *Donbass chocolat* » d'Arsen Savadov.

Images d'une décadence bouleversante, d'un cynisme total : pour quelques roubles et un verre de vodka, on pouvait acheter les anciens « héros du travail », symboles de courage et de virilité, et leur faire faire n'importe quoi. Un surréalisme effrayant.

CT : Encore à propos de la propagande soviétique, on voit que celle-ci mobilisait de vrais artistes, qui étaient sous contrainte mais créaient avec talent.

I. M. : C'est en effet assez fascinant. J'ai abordé la question dans « *Loin de Sunset boulevard* ».

La création artistique est possible sous certaines conditions, dont la première est la liberté. D'où la question : comment être créatif dans un pays où la liberté est inexistante ?

Je crois qu'il faut admettre que plusieurs cas existent.

Il y a les cyniques, qui se disent : « *Je suis bien payé, je jouis de privilèges énormes... donc, je fais ce qu'ils veulent* »...

Il y a aussi ceux, et ils ont existé, qui disent : « *J'essaie, j'essaie une nouvelle fois, j'essaie encore. Et puis... je me suicide* ».

Mais le cas le plus répandu est celui d'artistes qui ont considéré : « *Je sais que je ne peux rien dire, j'accepte n'importe quoi et je le fais du mieux que je peux, comme un exercice de style, je le fais très bien, en artiste* ». Une forme de compromis entre l'intelligence et la réalité, et pour certains la compensation de faire payer l'humiliation dont on est victime en humiliant des inférieurs.

Il faut savoir qu'Eisenstein n'a réalisé aucun film qui aurait été décidé par lui, tous ses films sont des films de commande. Pourtant il avait des projets personnels, il n'a pu n'en réaliser aucun.

Je crois qu'il faudra réétudier toute l'histoire du cinéma soviétique pour vraiment comprendre. ■

*Propos recueillis par
Francis Sitel*